

Sylvie NAIL¹

***Le changement climatique au jardin d'agrément
et en forêt urbaine en Angleterre***

Je voudrais vous parler des conséquences du changement climatique vu d'Angleterre sous deux angles complémentaires : d'une part, les effets, positifs et négatifs, du changement climatique sur les plantes, et par conséquent sur l'apparence du paysage, Et d'autre part, la contribution que les végétaux eux-mêmes peuvent apporter pour limiter les effets néfastes du changement climatique.

Pour ce faire, je prendrai deux exemples différents, celui du jardin anglais, pour les conséquences perceptibles du changement climatique sur les végétaux et celui de la forêt urbaine pour les actions visant à limiter les effets néfastes.

I Le jardin anglais: la survie du mythe face au changement climatique

Pour cette première partie, l'exemple du jardin anglais est particulièrement intéressant dans la mesure où le jardin anglais représente une image d'Épinal de l'Angleterre, un mythe identitaire pour la nation qui s'est construit progressivement depuis le 18^e siècle.

Je vais tout d'abord revenir sur les composantes du jardin anglais et au nombre de celles-ci, le climat. Puis je me pencherai sur ce que l'on sait aujourd'hui des formes que va prendre le changement climatique et de ses conséquences prévisibles sur les jardins. Enfin, j'analyserai certaines des formes de jardins anglais très récentes pour voir si elles traduisent ou non une prise en compte du changement climatique.

1) Rapport mythe du jardin et climat

En Angleterre, le jardin est porteur d'un double mythe :

- D'abord, dans l'imaginaire collectif, le jardin représente la nation tout entière.
- Ensuite, les Anglais sont porteurs d'une tradition esthétique et horticole et entretiennent en bons jardiniers le territoire national, idée largement répandue dans les livres de jardinage depuis le 17^e siècle.

¹ Sylvie.nail@univ-nantes.fr

Le jardin anglais, tel qu'il est diffusé encore aujourd'hui et reconnu dans le monde entier, repose sur la recette suivante :

une certaine manière d'associer les végétaux pour en faire des tableaux harmonieux + un travail régulier pour maintenir en équilibre ce qui est par définition en mouvement + des plantes venues du monde entier + un climat doux et de l'eau en quantité.

Les deux derniers ingrédients sont fondamentaux au succès.

L'appropriation du monde végétal a constitué un moteur de l'horticulture anglaise : de 200 espèces végétales disponibles en 1500, on passe à 18.000 en 1830, 65.000 en 1995 et plus de 70.000 en 2012 (contre à peine plus de 15 000 en France).

Or, cette profusion de plantes a été permise par l'existence de l'Empire britannique, une curiosité pour la nouveauté horticole et la pugnacité des aventuriers de tous poils qui sont allés chercher des plantes aux quatre coins du monde au péril de leur vie parfois.

L'influence des plantes venues du monde entier sur l'esthétique du jardin anglais est reconnue et la culture harmonieuse des plantes, exotiques majoritairement, est devenue emblème de civilisation : dans un livre de jardinage de 1900, on trouve la phrase suivante : 'on nous dit de source bien informée qu'il n'est que parmi les races de sauvages les plus brutales et dégénérées que le jardinage est inconnu'.

En 2004, pour fêter le bicentenaire de la fondation de la Royal Horticultural Society, la célèbre foire aux plantes du Chelsea Flower Show expose un jardin célébrant les chasseurs de plantes Fortune, Wilson et Hooker et leurs trouvailles.

On retrouve un hommage à ces découvreurs encore en 2012 à Chelsea.

Plus encore qu'à ces premiers découvreurs, c'est aux géniaux inventeurs du style naturaliste à la fin du 19^e siècle que l'on doit l'image aujourd'hui évoquée par l'appellation jardin anglais. Maniant avec art les plantes exotiques autant qu'indigènes, Gertrude Jekyll et William Robinson ont en effet donné une dimension artistique unique au jardin anglais, qui réconciliait pour la première fois les classes sociales dans une même conception de l'esthétique du jardin.

La diffusion par ces jardins de l'image d'une Angleterre idyllique et rustique contribua durablement à établir le mythe du jardinage comme activité associée à la nation anglaise.

Mais outre les plantes exotiques et leur arrangement artistique, la réussite du jardin anglais repose aussi largement sur un climat doux et humide qui permet d'acclimater

les plantes et d'assurer leur survie en culture. Dès 1779, l'auteur d'un livre intitulé *The Complete British Gardener* déclarait ainsi, « le climat de cette bienheureuse île est si favorable que nous pouvons, avec soin, acclimater tous les arbustes, plantes et arbres qui poussent dans n'importe quelle partie du monde. En fait, nous pouvons faire nôtre le monde végétal ».

Cette perception du climat idéal persiste jusqu'à nos jours puisque dans un livre sur les jardins anglais daté de 1977, l'auteur écrit : 'qu'est-ce qui fait, m'a-t-on souvent demandé, que les jardins de Grande-Bretagne sont les meilleurs du monde ? On m'a posé bien des fois cette question, et ma réponse est toujours la même : la qualité, la diversité et... notre climat'.

Cette citation soulève la question de l'adaptation du style du jardin anglais si l'un de ses ingrédients venait à changer, en l'occurrence, le climat, ce qui m'amène à l'analyse du changement climatique et ses conséquences prévisibles.

2) Instabilité face à la permanence du mythe

Sans revenir sur le débat de fond sur le changement climatique, je me contenterai ici de passer en revue les changements avérés et les scénarios qui font consensus chez les spécialistes d'un certain nombre d'organismes, britanniques et internationaux.

Ces spécialistes s'accordent à dire que la planète s'est réchauffée au cours du siècle dernier, et que le phénomène s'est accéléré depuis 1980. Ce réchauffement global se traduit par des températures plus douces dans l'ensemble.

Mais il s'accompagne de contrastes plus marqués entre des périodes de sécheresse accrue, d'une part, et de violentes intempéries avec risques d'inondation, d'autre part.

Au Royaume-Uni, les changements varient et varieront selon la latitude et il semble que le sud-est de l'Angleterre sera plus affecté que le nord et l'ouest des îles britanniques.

On a déjà noté un allongement de la saison de croissance des végétaux en raison d'un démarrage plus tôt du printemps et d'un retard du début de l'automne. Les hivers sont prévus plus chauds et plus humides en Angleterre.

Désormais, il ne s'agit plus seulement de mener la lutte contre le réchauffement climatique, mais de *s'y adapter*.

Pour ce qui est des jardins, rappelons qu'ils sont des écosystèmes particuliers, dans lesquelles les plantes sont plus susceptibles de s'adapter aux stimuli naturels et humains que dans les écosystèmes naturels où la compétition est plus féroce. Ceci étant, les conséquences sur les végétaux ne sont pas négligeables, puisqu'on estime le réchauffement à l'équivalent d'un glissement des climats de 400 à 700 kms vers le nord.

D'abord, cela pourrait permettre d'ouvrir la palette végétale à des espèces jusque-là impossibles : les gros titres des journaux se prennent à rêver de treilles à Glasgow, d'orangers à Liverpool et d'oliveraies à Manchester.

Du reste, des bananiers ont fleuri en extérieur pour la première fois au pays de Galles en 2007.

A l'inverse, l'humidité hivernale en augmentation pourrait mettre en péril certaines espèces qui, si elles s'adapteraient aux étés plus secs, supporteraient mal d'avoir les racines trempées tout l'hiver. Mais si les températures sont plus douces, une évaporation plus intense pourrait compenser ce phénomène.

La sécheresse accrue en été pourrait en revanche réduire les chances de survie de certaines espèces habituées à un arrosage naturel tout au long de l'année. Comme il est vraisemblable que l'arrosage des jardins soit limité en conséquence, cela pourrait amener à la réduction d'espèces résistant mal à la sécheresse. Dès le mois de mars 2012, on voyait placardé dans les grandes villes anglaises des injonctions à économiser l'eau, et le lavage des voitures tout comme l'arrosage des jardins étaient déjà localement interdits, comme en 2011.

Enfin, n'oublions pas la possible disparition pure et simple de certains jardins, et pas seulement des jardins, en raison de la montée des eaux, estimée entre 15 et 85cms au cours des prochaines décennies dans le sud-est qui s'enfoncé lentement dans la mer.

Retrouve-t-on des échos de ces préoccupations et des marques d'adaptation à ces nouvelles conditions dans les tendances actuelles distillées dans les magazines de jardinage et les foires aux plantes nationales?

3) Réponse : entre normativité et pragmatisme

Rappelons que le jardinage est une industrie qui rapporte aujourd'hui chaque année plus de quatre milliards de livres sterling. Le jardinage continue d'être un loisir parmi

les plus appréciés des Britanniques, concernant 16 millions de personnes. Les enjeux sont donc importants.

Voyons les formes d'adaptation repérables à la fois pour tirer parti des nouvelles opportunités ainsi que pour réduire les dommages possibles.

A défaut de pouvoir observer ce qui se fait dans l'enclos de chaque jardin, j'ai pris comme objets les deux plus grandes foires aux plantes en Angleterre, le Chelsea Flower Show et le Hampton Court Flower Show, ce dernier étant la plus grande foire aux plantes du monde, ainsi que dans le magazine de jardinage haut de gamme Gardens Illustrated.

La première tendance est la continuité. Aussi surprenant que cela puisse paraître, le jardin anglais continue d'être semblable à lui-même, sans que soit perceptible la prise en compte de changement. Majoritairement, dans Gardens Illustrated comme à Chelsea et à Hampton Court, la tradition établie par William Robinson d'une luxuriance maîtrisée reposant sur le même climat et les mêmes ressources en eau continue. Le jardin anglais, en tout cas, tel qu'il est donné à voir au public, révèle avant tout un désir de stabilité. Chelsea comme Hampton Court sont des piliers du mythe du jardin, garants de la perpétuation d'une certaine image de l'Angleterre dans le monde.

La seule nouveauté apparue récemment à Chelsea est une nouvelle série de jardins, caractérisés par leur petit budget, mais ceci est plus marqué par le désir de faire des jardins réalistes pour les particuliers que par celui de ne pas gaspiller les ressources ou de s'adapter au changement climatique.

Ici, point de tentative visible de limiter l'empreinte écologique d'une telle manifestation ostentatoire, ni de montrer des modèles s'adaptant aux nouvelles données climatiques.

A première vue donc, on est encore dans l'exaltation de la puissance humaine et sa domination sur le monde végétal au nom de stratégies commerciales.

Par exemple, la mosaïciculture, répandue depuis l'époque victorienne, continue de représenter une tendance importante, en particulier dans les jardins des municipalités. Or, elle est extrêmement coûteuse en eau.

De même, le magazine Gardens Illustrated se pose en gardien du temple du jardin à l'anglaise.

Partout, la rose reste la fleur préférée dans les publications (voir si on a inventé une rose résistant à la sécheresse ou comment elle réagirait à l'humidité croissante) et les mixed borders le modèle de référence.

Pourtant, dans le respect du mythe (art=travail+profusion végétale), on peut repérer quelques changements dans la palette végétale.

Répondant à l'appel de l'exotisme mais aussi aux possibilités de cultiver des plantes de climat plus chaud, les plantes méditerranéennes ont fait leur apparition avec beaucoup de succès depuis la fin du 20^e siècle, avec les oliviers. Meilleur jardin du monde à Hampton Court, jardin de Jordanie (Discover Jordan garden).

De même, une tendance forte de la dernière décennie a été l'apparition des graminées et des bambous, offrant l'avantage de s'adapter à toutes sortes de circonstances (sol, eau, exposition) tout en trouvant naturellement leur place dans des massifs traditionnels de plantes vivaces. A la troisième des grandes foires aux plantes annuelles de la RHS, le Tatton Hall Flower Show 18-22 July 2012, le jardin classé *Best in show* était emblématique de cette tendance naturaliste, combinant avec art des vagues de plantes vivaces et de graminées.

Une autre tendance, visible à Chelsea et Hampton Court comme dans les magazines, est l'apparition en Angleterre des prairies fleuries importées d'Europe continentale (à commencer par l'Allemagne), qui intègre des espèces natives, en mélange ou exclusivement. Cette tendance a commencé par la collecte et le semis de graines de fleurs sauvages indigènes depuis 1980s, puis les prairies fleuries depuis 2000.

La connaissance actuelle pousse également vers l'appréciation du stock végétal natif, réputé mieux adapté aux conditions de culture et au climat. A Chelsea, plusieurs jardins célébraient de manière certes sophistiquée la plantes de la campagne anglaise (Telegraph). Le parc autour du stade olympique de Londres était réalisé sur les mêmes bases.

Deux corollaires à cette tendance: un retour des plantes indigènes plus modestes, de celles que l'on trouve naturellement dans les prairies, dans la vase des estuaires ou au bord des routes pour peu qu'on n'y mette pas trop d'herbicides; et une remise en question de la pelouse, l'écrin emblématique du jardin anglais. Car en effet, le sort de la pelouse avec des étés plus secs est préoccupant, et le courrier des lecteurs dans les magazines révèle une lassitude devant les paillassons secs du plein été face à

l'interdiction d'arroser. Dans un article du numéro de décembre 2012 de *Gardens Illustrated*, on en est à envisager, à regret mais tout de même, le recours à du gazon synthétique.

On suggère aussi de plus en plus des alternatives, qui de plus favorisent les abeilles. A Rosemoor, l'un des jardins de la RHS, on a récemment doublé la surface de prairie, au détriment de la pelouse. Ces prairies fleuries ont conquis jusqu'aux toits de certains immeubles, où elles offrent une ressource intéressante pour réguler la température des espaces urbains, absorber les particules de poussière, lutter contre le ruissellement de l'eau en cas d'orages violents et fournir de la nourriture aux abeilles . Enfin, alternativement au gazon, le gravier a fait son apparition.

Et puis, dernière tendance notable, outre la continuité et une palette végétale légèrement modifiée : un changement dans les pratiques culturelles pour faire face à la dégradation de l'environnement.

Même si cela ne nous concerne pas directement ici, l'aspect le plus évident est la réduction drastique dans l'utilisation de certaines composantes de l'équipement du jardinier : tourbe, produits chimiques (en particulier engrais chimiques, désherbants). Les jardins de la RHS donnent l'exemple à ce sujet en ayant réduit de 66% en 5 ans leur usage de produits chimiques au jardin.

La gestion de l'eau semble changer aussi, dans deux directions : on l'économise, d'une part, on la met davantage en valeur, d'autre part.

Pour la première partie, on prône le compostage et le paillage qui permettent d'améliorer la structure du sol et de limiter l'évaporation, donc le besoin en eau. On récupère davantage l'eau, et nombre de jardins même dans les prestigieux lieux et magazines que j'ai regardés donnent à voir des systèmes de récupération et de filtrage de l'eau de pluie.

A Chelsea, on pouvait voir dès 2002 un jardin (Clearwater) conçu comme une station d'épuration grâce à l'énergie solaire et à une roselière, recyclant les eaux usées et permettant de les utiliser pour le jardin.

Deux autres jardins cette année, intitulés *Naturally dry garden* et *Water Aid Garden*, montraient les manières de cultiver autrement, tandis que le *Blue Water Garden* montrait un jardin permettant de récupérer de manière utile toute goutte d'eau venue du ciel tout en évitant le ruissellement sur des surfaces imperméables que risquent de provoquer des crues subites.

Pour la deuxième partie, on donne l'eau à voir pour ce qu'elle est, un élément précieux de tous les jardins, même les plus modestes, à toutes les époques. Les fontaines et petites mares se multiplient.

Allant encore plus loin, certains s'essayaient à cultiver sans eau, ce qui demande à la fois de changer les espèces mais aussi leur culture.

C'est le choix qu'a fait la jardinière Beth Chatto dans son jardin de l'Essex, la région où il pleut le moins en Angleterre (50cms par an), jardin qui fait des émules. Placer la bonne plante au bon endroit en fonction de ses besoins remplace dans cette approche l'accent systématique sur la floraison et la couleur.

Son jardin, qui a fêté ses 50 ans en 2010, est l'illustration de ce principe et l'inspiration qu'en allant dans le sens de la nature, et non contre elle, les résultats sont meilleurs.

Cette approche et ses talents artistiques pour mêler les plantes ayant les mêmes besoins lui ont valu 10 médailles d'or en 10 ans au Chelsea Flower Show, des distinctions nationales et internationales et surtout d'influencer le style anglais de jardinage en accord avec des principes de jardinage écologiques.

Le Prince Charles, qui l'a décorée en 2002 de l'Order of the British Empire, lui demande en 2010 de créer un jardin susceptible de résister à la sécheresse pour son projet de développement durable intitulé Start.

Une autre association récente entre un universitaire et plusieurs paysagistes selon les projets a mis en valeur la réflexion de Nigel Dunnett, qui obtient médaille sur médaille pour ses jardins depuis 2009, entre la tradition de jardins naturalistes et préoccupations écologiques, dont l'eau est au cœur.

La Royal Horticultural Society elle-même, emblème de perfection horticole mise au service du jardin anglais, a mis au point une page sur son site consacré à des conseils pour jardiner en fonction du changement climatique. Elle inclut des conseils sur les plantes résistant à la sécheresse, la conduite à tenir face aux inondations et les manières d'économiser l'eau.

Ce que montre le jardin anglais face au changement climatique relève en partie des « réponses de colmatage » face à l'incertitude et à l'impuissance devant le changement climatique et ses conséquences.

Face à cette l'incertitude, les réponses varient, allant du status quo à des changements marqués. Au vu des observations, on est tenté de conclure que le

statut quo et la prudence l'emportent, et que les actions de l'ordre du symbolique semblent les plus nombreuses.

II Limiter les effets néfastes du changement en milieu urbain: les apports de la foresterie urbaine

Pour prendre le problème du changement climatique par l'autre extrême, voyons ce qui se passe en forêt. Les forêts ont aussi à s'adapter, mais ce n'est pas mon propos ici de développer cet aspect. Je voudrais plutôt regarder comment la forêt, en particulier en milieu urbain, peut fournir des solutions au changement climatique.

Pour mémoire, quelques éléments de contexte sur la forêt britannique.

Le couvert forestier britannique est nettement inférieur à celui de la plupart des autres pays européens : dans les années 1920, il était d'environ 5%, c'est pourquoi au sortir de la 1^{ère} guerre mondiale, le gouvernement a créé un organisme d'état, la Forestry Commission, chargé de remédier à cet état qui mettait le pays à la merci des importations de bois.

Pendant 6 décennies, ses experts vont mettre tout en œuvre pour augmenter la surface boisée dans une visée productiviste. Le résultat est qu'aujourd'hui, le couvert forestier représente 12% du territoire britannique, soit 2,8 millions d'hectares.

Cela se traduit par 17% du territoire en Ecosse, 14% au pays de Galles et 8,5%, en Angleterre. De ces 8,5% en Angleterre, 6,8% sont constitués de bois entre 0,1ha et 2ha. En clair, un Britannique dispose de 5 fois moins d'espace de forêt par personne qu'un Français (5ha pour 100 personnes en GB contre 26 ha pour 100 en France).

La Forestry Commission possède ou gère directement 35% des espaces boisés.

Dans les années 80, parce que le secteur forestier est peu rentable, l'effort de plantation cesse et l'on voit depuis la surface annuelle plantée diminuer. C'est le moment où deux organismes gouvernementaux, la *Countryside Commission* et la *Forestry Commission*, explorent en 1988 les possibilités d'application en Grande-Bretagne de la foresterie urbaine, concept venu des USA défini par « l'art, la science et la technologie relatives à la gestion des ressources arboricoles et forestières dans et autour des écosystèmes urbains en raison des avantages physiologiques, sociologiques, économiques et esthétiques que les arbres procurent à la société ».

Et alors que le secteur forestier classique végète, les plantations en milieu urbain et périurbain explosent, pour des raisons que le vais expliquer.

D'abord, si avantages il y a comme le prétend la définition que je viens de vous montrer, ces avantages sont plus susceptibles d'être ressentis par une majorité de la population dans les villes puisque 90% de la population est urbaine.

Si les plantations en milieu rural seront importantes dans des lieux stratégiques, en particulier le long des rivières pour limiter les effets des inondations, et sur les pentes pour éviter le ruissellement, les spécialistes d'accordent à dire que c'est là où la majorité des populations vit que les effets seront les plus importants, donc que la forêt urbaine jouera pleinement son rôle stratégique d'adaptation au changement climatique et de tentative d'atténuation de celui-ci.

C'est la raison pour laquelle la plupart des villes sont en train de réaliser des stratégies d'infrastructures vertes, même si elles ne sont pas encore suffisamment nombreuses à avoir élaboré une politique foresterie urbaine.

La foresterie urbaine a en particulier été développée dans les 12 *community forests* créées en Angleterre entre 1989 et 1991, qui représenteront à terme (en 40 ans) environ 450.000 ha. Ces forêts constituent un acte de foi sur les effets positifs des améliorations du paysage par le boisement sur la régénération économique, sociale et environnementale.

Les paysages physiques et sociaux dans lesquels vont venir s'installer les *community forests* sont riches en défis (pollution, chômage, problèmes de santé, ...) souvent liés à un contexte post-industriel.

Les 4 objectifs sous-tendant plus précisément la création des *community forests* sont les suivants:

- La rénovation paysagère dans des zones dégradées dans le but d'améliorer leur image de marque et d'attirer des investisseurs;
- Le développement économique, la diversification rurale et l'emploi dans des zones marquées par un fort déclin économique ;
- Le bien-être des populations locales, avec un accent sur l'éducation, la santé et les loisirs. Il s'agit de fournir des lieux de loisirs aux 26 millions d'Anglais vivant dans ou à proximité de ces forêts ;
- L'amélioration de l'environnement, avec la plantation des délaissés et l'amélioration de la biodiversité.

Le taux de boisement des zones concernées est au départ de 6,5% et il est prévu de le porter à 30% en 40 ans.

On vise donc à l'amélioration de la ressource forestière et à son utilisation accrue par le grand public par la plantation de nouveaux bois, mais aussi par la gestion de bois existants, leur ouverture au public et un programme de manifestations tout au long de l'année. On voit bien qu'au départ on se trouve devant un projet social où la forêt est le vecteur d'un mieux-être en zone urbaine et péri-urbaine.

Depuis 1991, de nouveaux défis sont venus s'ajouter, concernant en particulier la santé, l'éducation, une nouvelle forme d'aménagement du territoire et les défis du changement climatique.

Pour se concentrer sur ce dernier défi, depuis les années 90, les connaissances sur le changement climatique sont devenues beaucoup plus précises et on sait qu'il va avoir des effets sensibles sur l'environnement urbain, qui seront ressentis à la fois par les citoyens (en termes de santé par exemple) et par les infrastructures construites (conséquences d'inondations par exemple).

Or les arbres d'une ville, qui à eux tous constituent ce que l'on appelle au Royaume-Uni la forêt urbaine de cette ville, contribuent par leurs caractéristiques biophysiques à l'adaptation et à l'atténuation du changement climatique.

D'une part, ils offrent des microclimats où les températures sont plus fraîches et moins sèches que les surfaces minérales en raison de l'ombre qu'elles fournissent et de l'évapotranspiration des arbres qui maintient la fraîcheur. N'oublions pas que le réchauffement climatique va sans doute entraîner un changement dans les modes de vie, désormais plus tournés vers l'extérieur qu'auparavant.

Plantés judicieusement, les arbres permettent des économies de climatisation. Ils offrent également une surface d'écoulement des eaux de pluie, donc une limitation des effets néfastes des orages violents sur les surfaces imperméables des villes.

De plus, les arbres constituent des puits de carbone, ils absorbent le dioxyde de carbone de l'atmosphère et le stockent sous forme de cellulose, tout en relâchant dans l'atmosphère de l'oxygène. La canopée quant à elle améliore la qualité de l'air en absorbant une partie de la pollution atmosphérique (monoxyde de carbone, acide nitrique, entre autres) et en particulier les minuscules particules de poussière (PM10) responsables d'un nombre croissant de problèmes respiratoires. Enfin, ils réduisent la vitesse du vent.

Bien que l'on en sache encore peu sur la quantité exacte d'arbres qu'il faut planter pour obtenir les effets optimaux, beaucoup d'expérimentations sont en cours.

Dans une ville comme Manchester, des essais de modélisation tendent à montrer que planter 10% de plus d'arbres dans les zones urbaines à forte densité permettrait d'y maintenir les températures à leur niveau des années 1960. La même conclusion s'applique à la plantation des toits en terrasses.

La ville de Londres quant à elle a lancé en 2005 une stratégie autour des arbres pour améliorer l'environnement urbain. L'idée est qu'il y ait d'ici 2025 un arbre par Londonien (ils seront 8,5 millions). La première semaine de l'arbre à Londres a eu lieu en mai 2013.

Les arbres, individuels, dans les parcs urbains et les *community forests* s'inscrivent donc dans un maillage vert de parcs, bois, reliés par des sentiers et des pistes cyclables avec les lieux d'habitation pour répondre aux besoins de nature de proximité. Par rebond, la définition des *community forests* et de la forêt urbaine en général a évolué pour inclure les bois, mais aussi les espaces verts et le verdissement des rues par des arbres et arbustes.

Ce qui ressort de cette nouvelle approche est que pour tirer le maximum de profit, environnemental autant que social, des arbres en ville, il faut les sélectionner et les entretenir avec soin. Pour adapter au mieux les bénéfices de la forêt urbaine aux besoins que je viens d'énumérer, il est important de choisir les bonnes espèces, celles qui poussent rapidement pour stocker rapidement du carbone, qui ont des feuilles larges pour absorber la pollution et fournir de l'ombre, mais n'émettent pas de composés organiques volatiles qui contribuent eux-mêmes à l'effet de serre. Ceci peut nécessiter de planter des essences exotiques, ce qui peut aller à l'encontre d'une tendance au cours des dernières décennies qui sélectionnait prioritairement les essences indigènes.

L'importance de ces effets positifs est tel que toute une littérature a fleuri autour du calcul économique des bénéfices non marchands de la forêt prenant en compte les impacts environnementaux, sur la santé physique et mentale et sur le tourisme et les loisirs. Le but de l'exercice est d'inciter le gouvernement et les communautés territoriales à financer des plantations.

Une chose est sûre : la réticence dont faisait preuve la FC aux débuts des cfs a totalement disparu 20 ans plus tard, puisque la Stratégie forestière de 2007 soutient

activement tous les objectifs des community forests et que la foresterie urbaine est considérée aujourd'hui comme l'un des fleurons de ses missions.

Conclusion

Ce qui ressort de ce que je vous ai présenté est un contraste entre deux réalités, celle du jardin et celle de la forêt, en ce qui concerne la prise de conscience de la réalité du changement climatique et de la nécessité de s'y adapter pour en réduire les effets négatifs.

Au jardin, on ne voit que très peu encore apparaître une croyance marquée dans le pouvoir de plantes d'atténuer les effets du changement climatique, tout au plus de s'y adapter. Alors qu'en foresterie, urbaine en particulier, adaptation et atténuation du changement climatique sont de mise. Ce contraste correspond peut-être à celui entre une vision d'experts dans le domaine forestier et une vision plus artistique dans les jardins.

Malgré les différences apparentes dans les attitudes face au changement climatique dans les jardins et en forêt, les deux ont une fonction très importante, mais souvent sous-estimée, à jouer.

En effet, les végétaux, quelle que soit leur taille, peuvent aider les populations à comprendre ce qu'est le changement climatique de manière tangible. Le changement climatique est encore trop l'affaire de spécialistes, il est crucial que les populations s'approprient les connaissances pour adapter leur comportement au changement en adoptant des modes de vie moins polluants. Or, les gens ont peur que leur vie soit modifiée et perturbée par le changement climatique, mais sans avoir l'impression qu'ils peuvent y faire quoi que ce soit. Pour qu'ils s'approprient la réalité de ce que signifie le changement climatique et se sentent moins impuissants, il est indispensable qu'ils aient, plus qu'une connaissance scientifique abstraite, une affinité avec les milieux naturels, un rapport émotionnel. Pour pouvoir développer ce lien d'émotion et d'empathie, il est essentiel d'avoir des jardins ou des bois à proximité.

C'est un défi qui ne devrait pas être trop difficile en Angleterre, où les jardins font partie de la culture depuis plusieurs siècles et où les forêts ont fait l'objet d'énormément de politiques sociales au cours des 20 dernières années, ce qui les a revalorisés aux yeux du public.